

SÁNDOR KISS

**L'« esprit français », vu de Hongrie.
Les avatars d'un concept littéraire au cours du XX^e siècle**

The "French spirit" seen from Hungary. The avatars of a literary concept during the 20th century. In 1938 Sándor Eckhardt published a study on the "French spirit" (A francia szellem), whose last chapter is devoted to the perception of this "spirit" by Hungarian intellectuals and in particular by writers. In my paper, I am interested in the transformations that the content of the concept has undergone in Hungary during the twentieth century, as well as in the image - no doubt modified over time - that the best Hungarian connoisseurs of French literature transmit from this universe of a disconcerting richness, but always inspiring.

Comment approcher l'« esprit » qui se dégage d'une œuvre littéraire ? Sans doute faut-il d'abord pénétrer les principes qui gouvernent la composition de l'œuvre et arriver aux symboles qui la sous-tendent, pour préciser la manière dont le texte saisit le monde, en projetant sur lui un réseau particulier que les destinataires du texte accepteront comme valable. Est-il possible alors de lier plusieurs textes, des genres différents, des auteurs éloignés dans le temps, dans l'espoir de découvrir les lignes directrices d'une tradition, une continuité organique, voire des attitudes spirituelles fondamentales qui façonnent l'écriture et la vie littéraire d'un pays, d'une nation ? Nous ne sommes peut-être pas entièrement perdus si, dans le domaine qui nous intéresse ici, nous considérons à la fois les idées qui tendent vers une formulation et les formes textuelles elles-mêmes dans lesquelles elles vont s'insérer.

Il s'agit donc d'une certaine perception de la littérature française – et de la France elle-même – par les intellectuels et en particulier par les écrivains hongrois, au XX^e siècle. Nous devons remarquer tout de suite que si la présence de la France est constante dans les lettres hongroises, deux moments forts se laissent distinguer dans l'histoire du regard qui, de Hongrie, se dirige vers la France, considérée comme un pays aux idées novatrices et passionnantes. Le premier de ces moments ne comporte aucune surprise. Il s'agit de l'enthousiasme provoqué par la Révolution française, qui s'exprime avec concision par la formule emblématique souvent citée : *Vigyázzó szemetek Párizsra vessétek* ('jetez un regard vigilant sur Paris') – avertissement adressé par János Batsányi, en 1789, aux « pays et nations tombés dans l'esclavage » (traduction de Guillevic et de Jean Rouselot, Gara, 1962 : 106). Ajoutons pourtant que vers la même époque, Csokonai a également trouvé une formule poétique pour exprimer un désir de liberté et d'égalité, en se référant à Rousseau : *Mint egy Russzó Ermenonvillében | Ember és polgár leszek* ('Comme un Rousseau à Ermenonville, je serai homme et citoyen', *A tihanyi ekhóhoz* [À l'écho de Tihany]). Une seconde « redécouverte » de la France est

peut-être plus inattendue. Elle a lieu au tournant des XIX^e et XX^e siècles et reflète une nouvelle curiosité littéraire des élites, une faim intellectuelle accrue, qui trouvera une nourriture dans certaines œuvres de la littérature française moderne¹. Dans *Nyugat* [Occident], revue fondée en 1908 et se tournant délibérément vers ce qui paraissait nouveau dans la littérature européenne, la France possédait une place éminente dès le début.

En ce qui concerne ce nouveau regard jeté sur la France, deux plans y sont secrètement liés. D'une part, on exprime, d'une manière très claire, l'aspiration à une société plus libre, moins sclérosée. En rendant compte de ses expériences parisiennes, Endre Ady a parlé d'une conception « noble, sereine et indiscrete » de la vie sociale², conception très différente de ce qu'il pouvait constater en Hongrie. Il s'agit cependant, d'autre part, de l'acceptation de la nouveauté littéraire ou, si l'on veut, d'un certain élargissement de l'horizon d'attente. En guise d'illustration, voici un détail très précis. En discutant des opinions d'Émile Faguet sur Baudelaire, Árpád Tóth s'arrête longuement sur une image du poète français, image bizarre qu'il veut cependant défendre contre Faguet, précisément pour son originalité. Il s'agit d'un passage de *Confession*, poème de Baudelaire où l'aveu désespérant de la « belle femme » est comparé à *une enfant chétive, horrible, sombre, immonde, | Dont sa famille rougirait* – métaphore que le poète hongrois qualifie d'onirique et d'hallucinante, et qui prête, comme il dit, un aspect mystique à cette *confidence horrible*³. À partir de telles prises de position, on verra se cristalliser un certain nombre d'idées concernant les caractères de la littérature française et s'éveiller un vif intérêt pour l'attitude des auteurs français vis-à-vis de la réalité et vis-à-vis du langage.

Au moment de cette rapide modernisation de la culture hongroise, c'est certainement Endre Ady qui incarne de la façon la plus complexe le désir de découvrir les ressorts de la vie spirituelle des Français. Dans son orientation, on doit distinguer plusieurs aspects. Ady se pose en émule des poètes français : tout en étant fasciné par eux, il ne les imite pas. Son rapport avec Baudelaire est ici le meilleur exemple : il le traduit, tout en cédant, dans le texte de ses traductions, à sa propre inspiration poétique. C'est ainsi qu'au début de *Causerie* de Baudelaire, *un beau ciel d'automne* s'élargit par 'magique' (*bűvös*), nouvelle épithète ajoutée, alors que les deux autres épithètes de *ciel*, qui se trouvent à la fin du premier vers, *clair et rose*, se transforment en substantifs : 'splendeur', 'pétale de rose' (*tündöklés, rózsaszírom*), qui disent certainement plus que l'original, à l'aide de lexèmes poétiquement marqués. Par ailleurs, d'une manière caractéristique, tous les textes poétiques – traductions ou adaptations – réalisés par Ady

¹ Ainsi, les romans de Zola deviennent rapidement populaires en Hongrie. Pour la transformation intellectuelle de grande envergure, survenue dans une Hongrie qui se modernisait dans tous les domaines à la fin du XIX^e siècle, cf. Karátson, 1969 : 12-13.

² *Budapesti Napló*, 5 octobre 1906, reproduit dans Ady, 1987 : 443.

³ *Nyugat* 3 (1910), 1571.

à partir de modèles français ont trouvé leur place parmi les poèmes de *Új Versek* [Poèmes nouveaux], le célèbre recueil de 1906 apportant un ton vraiment nouveau à la poésie hongroise⁴. Cependant, au cours de ses séjours plus ou moins longs à Paris, Ady ne reste pas cantonné dans l'activité poétique proprement dite : il salue la possibilité des discussions littéraires, auxquelles il n'est pas accoutumé dans son propre pays, à l'esthétique officielle rigide et contraignante. Il a en même temps l'intuition des changements sociaux, des possibilités d'explosion : « Les révolutions se font à Paris, et personne n'a pu rien y changer, depuis la destruction de la Bastille » – a-t-il écrit en 1908⁵.

Trois grands poètes, Mihály Babits, Árpád Tóth et Lőrinc Szabó ont donné une traduction intégrale et métriquement fidèle des *Fleurs du Mal* en 1923 (*A Romlás virágai*). Ce Baudelaire hongrois marque un grand événement dans la réception des lettres françaises en Hongrie. D'après le témoignage de la préface du recueil, les traducteurs sont conscients de la grandeur poétique de Baudelaire, mais également de l'importance de leur entreprise. Leur attention a été retenue surtout par deux aspects de l'œuvre. L'un de ces aspects est la sévère perfection formelle des poèmes : aucun caprice, aucune négligence, mais le respect absolu des règles classiques de la versification. Mais ce qui étonne encore davantage les traducteurs, c'est une sorte de contradiction entre cette élaboration formelle impeccable et certaines sources de la thématique de Baudelaire : ils sont à la fois stupéfaits et émerveillés de voir que « l'ennui le plus débauché de la vie urbaine moderne peut fournir une matière pour l'art le plus élevé ». C'est là, disent-ils, l'essentiel de l'héritage de Baudelaire : la possibilité du contenu le plus audacieux unie au devoir de la forme la plus noble. C'était l'enseignement le plus utile pour la languissante poésie hongroise, un enseignement par ailleurs écouté depuis Endre Ady, ajoutent-ils.

La nouvelle orientation inaugurée par les écrivains de *Nyugat*, l'intérêt croissant des intellectuels hongrois pour la France, les traductions dont le nombre augmentait rapidement ont éveillé le besoin d'une synthèse : comment se présentent donc la France, son histoire, ses mœurs, sa culture, sa littérature pour un contemplateur hongrois qui veut garder l'objectivité dans ses jugements, mais qui est sensible en même temps aux valeurs humaines transcendant les frontières entre pays et entre peuples ? Dans un ouvrage qui annonce, par son titre, une généralisation audacieuse, Sándor Eckhardt, professeur de littérature française à l'Université de Budapest, prétend fournir la réponse. *A francia szellem* [L'esprit français] (paru à Budapest, en 1938) brosse en fait un panorama de l'histoire littéraire, mais en introduisant des points de vue qui permettent

⁴ Il s'agit des textes suivants : *Paul Verlaine álma* [Rêve de Paul Verlaine] (traduction de *Mon rêve familial*), *Három Baudelaire-sonett* [Trois sonnets de Baudelaire] (traduction de *La Destruction, La cloche fêlée, Causerie*) et *Jehan Rictus strófáiból* [Strophes de Jehan Rictus] (adaptation plutôt libre de certains passages du recueil de Jehan Rictus : *Les Soliloques du Pauvre*, 1897). À propos de ces traductions, cf. Kiss, 1965 : 59-72.

⁵ Cité par Gorilovics, 1997 : 8. Cette belle étude de T. Gorilovics m'a beaucoup inspiré pour mes remarques concernant le portrait intellectuel d'Endre Ady.

de caractériser la vie intellectuelle française, dans son histoire et dans son présent, par des formules claires – certainement utilisables comme points de départ d'élaborations ultérieures. En ce qui concerne l'ensemble des vues d'Eckhardt, elles semblent être dominées par deux approches parallèles. L'auteur s'intéresse d'une part à l'attitude que les écrivains français témoignent vis-à-vis du langage ; d'autre part cependant, il les interroge pour dégager leur regard sur le monde, donc leur attitude vis-à-vis de la réalité. En abordant les questions du langage, Eckhardt ne se contente pas de citer Descartes et Rivarol préconisant la clarté et la précision du style, mais il constate aussi – en cherchant à remonter à la source de ces principes – qu'en France, l'enseignement de la rhétorique était pendant longtemps l'un des fondements des programmes scolaires et que cette *ars rhetorica*, héritée de l'antiquité, devait influencer inévitablement l'art de l'écriture. Même chez les écrivains romantiques, Eckhardt croit découvrir une « passion alliée à la froideur de la raison ». Il sait montrer cependant comment ce rationalisme peut céder, dans la poésie, à la musicalité, une recherche formelle présente dès les grandes œuvres classiques du XVII^e siècle. Ces questions de la langue littéraire et de la conscience linguistique des Français en général réapparaissent dans plusieurs chapitres de l'ouvrage et constituent une sorte de leitmotiv ; en revanche, Eckhardt consacre une longue section à ce qu'il appelle la « conscience nationale », qu'il identifie volontiers à une conscience de la mission de la France. Quand il place au centre de cette section la foi en la culture et la conviction que la France doit répandre l'idée de l'universalité des droits de l'homme, il ne s'interdit pas une allusion à la situation politique de son époque, où des millions d'êtres humains se voient exclus de la communauté de la civilisation (p. 114). C'est également avec une exigence de synthèse que l'auteur aborde le penchant à l'analyse psychologique et ses liens, dans la littérature narrative, avec la finesse de la perception sensorielle et la représentation des contraintes sociales – un hommage à l'art de la prose et, avant tout, à Balzac et à Flaubert. Quant à ses jugements essentiels, Sándor Eckhardt finira par se trouver d'accord avec Endre Ady : la sociabilité et l'intellectualisme des Français élève leur culture jusqu'à un sommet enviable, que le lecteur hongrois, destinataire du livre d'Eckhardt, doit tâcher de comprendre dans toute sa profondeur, dit-il dans sa conclusion (p. 279).

Par des formules à la fois plus lapidaires et plus poétiques, Gyula Illyés cherche à définir l'essence proprement littéraire des textes qui composent son *Trésor de la littérature française* [A francia irodalom kincsesháza], ouvrage présenté au public hongrois en 1942. Dans la préface de cette anthologie de traductions, Illyés formule une antithèse qui lui paraît fondamentale : la poésie du peuple le plus démocratique du monde est la plus exigeante et la plus aristocratique possible. Le poème français tente toujours l'impossible, parce qu'il dit uniquement ce qu'il serait impossible d'exprimer avec des paroles quotidiennes ; son véritable contenu est toujours « caché et terrible » (on dirait que c'est Maurice Blanchot qui parle). Une « division du travail de l'âme » a prévu que la prose, de son côté, traduise, « par une voix humaine objective et décente »,

tout ce qui est perceptible pour les sens et saisissable pour l'intellect. La langue littéraire est devenue ainsi une propriété des initiés ; les mots qu'elle utilise sont donc « polis, lumineux et authentiques ». Illyés ajoute cependant : la littérature française constitue une succession de surprises, et nous pouvons en espérer d'autres. (S'est-il trompé ? Certainement pas.) De toute manière, l'empreinte de l'histoire ne peut pas manquer, et en 1942, ce ne peut être qu'une empreinte sombre (comme chez Eckhardt, quatre ans plus tôt) : comme le dit la conclusion de la préface, cette anthologie est un acte d'hommage et de reconnaissance, offert au peuple français « à un moment difficile de son destin ».

Parmi les grands connaisseurs hongrois de la littérature française, rappelons ici quelqu'un qui s'est particulièrement attaché à la notion de tradition, en revisitant sans cesse les grands classiques. Parmi les essais, brillants et approfondis, d'Albert Gyergyai, je citerai celui qui résume la tradition moraliste, fondée peut-être par Montaigne et manifestée depuis, comme une attitude éminemment française, chez les écrivains les plus différents. Dans *Késői tallózás* [Tardives glanures, 1975], on lit ceci : « en partant de leurs observations, de leurs expériences, de leurs dons personnels, les moralistes cherchent à éclairer le propre de l'homme, son essence, sa place dans le monde [...] sans la suprématie du législateur, sans l'esprit de système des philosophes, à l'aide de la raison claire et d'un chaleureux amour humain » (p. 214-215). C'est ainsi que les romans d'Albert Camus – appelés « paraboles » par Gyergyai – suivent une tradition qui nous permet de remonter jusqu'aux observations et maximes de Pascal, de La Bruyère et de La Rochefoucauld.

Ce regard que les écrivains et les critiques hongrois jettent sur la littérature française, cette perception diversifiée et pourtant en quelque sorte unitaire de l'« esprit français » sont liés naturellement à une vaste problématique que je n'ai pu qu'effleurer ici : c'est l'influence des lettres françaises sur la production littéraire hongroise. Contentons-nous de dire pour le moment que cette influence a été constante et reste encore à éclairer dans ses profondeurs. Ajoutons pourtant que les études de détail ne manquent pas ; en dehors des ouvrages déjà cités, mentionnons ici un recueil d'études représentatif, sans doute pas récent, mais plein de suggestions pour une synthèse à venir (Köpeczi–Sötér, 1980 ; rappelons encore l'ouvrage magnifique et exemplaire d'A. Karátson, 1969). Or, ce qui ressort de toutes ces approches, c'est la convergence de deux littératures sur les chemins qui mènent vers la modernité ; mais c'est en même temps une découverte permanente que font les intellectuels hongrois au contact des lettres françaises : découverte d'un constant renouveau et d'une promesse de liberté.

En parlant des œuvres littéraires, Valéry disait : « Rien du *fond* n'a la suprématie. Mais une *forme* enveloppe tout » (Valéry, 1974 : 995). Et c'est de cela qu'il s'agit : d'une formulation complexe de la réalité, d'une formulation linguistique qui sans cesse se dépasse elle-même, en s'opposant à toute contrainte extérieure et à tout préjugé idéologique.

Bibliographie

- ADY Endre (1987), *Publicisztikai írásai* [Endre Ady, chroniqueur de journaux], Budapest, Szépirodalmi, Coll. « Magyar Remekírók ».
- GARA Ladislás (éd.) (1962), *Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil.
- GORILOVICS Tivadar (1997), *Ady Párizsa – a megélt mítosz* [Paris vu par Ady – un mythe vécu], Debrecen, Kossuth Egyetemi.
- KARÁTSON André (1969), *Le symbolisme en Hongrie. L'influence des poétiques françaises sur la poésie hongroise dans le premier quart du XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France.
- KISS Sándor (1965), « Ady francia műfordításai [Les traductions littéraires françaises d'Ady] », *Studia Litteraria*, vol. 3, Debreceni Egyetem, p. 59-72.
- KÓPECZI Béla, SÓTÉR István (éds.) (1980), *Eszmei és irodalmi találkozások. Tanulmányok a magyar–francia irodalmi kapcsolatok történetéből* [Rencontres d'idées, rencontres de littératures. Études sur l'histoire des relations littéraires hungaro-françaises], Budapest, Akadémiai.
- VALÉRY Paul (1974), *Cahiers*, vol. 2, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de La Pléiade ».

SÁNDOR KISS

Université de Debrecen

Courriel : kiss.sandor@arts.unideb.hu